

Ô Seigneur, donne à chacun sa propre mort,
la mort issue de cette vie
où il trouva l'amour, un sens et la détresse.
R. M. RILKE, *Le livre de la Pauvreté et de la Mort*

Ce journal, en quelque sorte, prend sa source aux côtés d'Arturo, à Rome, un soir d'octobre, à cette époque de l'année où les étourneaux dansent de folles sarabandes dans le ciel rose et or du crépuscule. Le petit cinéma du Campo dei Fiori donnait un film des frères Taviani : *Kaos*, du nom du lieu de naissance de Pirandello. Le film s'inspirait de cinq des *Nouvelles pour une année* de l'écrivain sicilien. Au début, un corbeau, à la patte duquel des bergers cruels ont accroché une clochette, vole désespérément dans le ciel d'un bleu violent. Une mère incapable d'aimer son fils, un mari que la pleine lune rend fou, des montagnards réclamant un cimetière pour leurs morts, et pour finir, une rencontre de Pirandello avec celle qui lui a donné le jour, une rencontre douce et irréelle, scandée par l'air de la cavatina *L'ho perduta* des *Noces de Figaro* : des images si poignantes que je n'ai eu, ensuite, de cesse d'aborder cette île à l'appel impérieux. Arturo, quant à lui, n'en était pas à son premier voyage en Sicile. Il en revenait chaque fois avec de nouveaux portraits, de nouvelles photos, des mots saccadés, un silence et une gravité au fond des yeux. Son attrait ne s'épuisait pas mais semblait se raviver à chacun de ses voyages. Ses rendez-vous avec l'île étaient sacrés ; ils ne pouvaient être que solitaires.

Je lui dois mon goût pour la Sicile et plus que cela : je ne peux le dissocier de cette terre à laquelle il appartient désormais par son travail et sa substance.

Que cherche-t-on d'autre que la vie ? La vie extrême ?

J'ai cherché la vie en Sicile et la mort a montré son visage. J'y ai rencontré des regards à perte de vue. J'y ai vu disparaître à jamais un regard essentiel ; il a basculé un jour dans la terre de ce pays trop difficile.

J'en suis venue à ne plus voir la Sicile comme un pays au sens où on l'entend en général. Non, il s'agit plutôt d'une contrée. Un pays d'en face, inconnu, inquiétant, secret, dont les arcanes ont leurs lois propres. La contrée n'a pas besoin d'être très éloignée dans l'espace géographique, mais elle l'est assurément dans l'espace mental. Elle peut aussi se composer de champs et de montagnes, comme une région ordinaire. Les végétaux et les vivants n'y ont pas un air différent au premier abord. Cependant, plus on avance, plus ils s'animent étrangement à votre passage et vous envoient des signaux. En Sicile, je suis entrée dans un monde magique où se croisaient les mythes grecs, les légendes des rois normands, les cantos des troubadours, les lamentos des veuves, les chants d'une terre bouleversée et des humains qu'elle porte, une profonde douleur qui se résout finalement en un grand silence, presque un « chut ! » lisible sur les lèvres d'une jeune femme peinte par Antonello da Messina.

Tout voyage a affaire avec la pierre philosophale : le noyau dur, ce qui résistera au temps, aux catastrophes,

aux pertes définitives. L'inaltérable, voilà ce que l'homme cherche depuis toujours et qui ne le laisse pas en paix. Mais combien sont ridicules ceux qui pensent avoir trouvé ! Trouver n'est probablement pas le plus important. Mais s'approcher...

J'ai pénétré en Sicile comme dans un labyrinthe. J'ai traversé ses géographies, je me suis heurtée à des murs, perdue dans des impasses. J'ai suivi des chemins qui finissaient par donner sur le vide. Je me suis plus d'une fois affolée. J'y ai connu le choc devant la beauté et celui devant la laideur, mais surtout, surtout l'égarément. J'y ai rencontré des signes. Les ai-je saisis ? Sans doute pas. Après coup seulement, j'ai compris l'audace et l'insuffisance qu'il y avait à s'aventurer ainsi dans la contrée en étant démunie de toute clé et de toute médiation. À la fin, je me demande s'il ne s'agissait pas tout simplement d'un songe — un songe éveillé, au cœur d'un dédale dont les murs étaient constitués de regards.

Et quel était donc mon fil d'Ariane ? Une pelote de ficelles rêches dont le réseau inextricable sera long à démêler.

Caos, le lieu de naissance de Pirandello, est un lieu phare de ce voyage. Une maison solitaire, entourée de quelques grands pins parasols, face à la mer. J'y reviendrai toujours, pour d'autres raisons, sans doute, que celles du premier départ. La littérature n'est jamais innocente, ni coupable, d'ailleurs. Elle vous met simplement sur le chemin de votre vie.

Le voyage de printemps

Au commencement du voyage, il y a cet aveu : « Je suis perdue ». Quelque chose d'immense me serre le cœur. C'est un constat cruel au moment de ce départ tant désiré. Mais c'est ainsi. J'attraperai le fil de cette détresse et la suivrai pas à pas.

Comment vivre une journée de plus dans cette conscience du désastre assez aiguë pour ne pas permettre de se raccrocher à une illusion (le beau voyage!) et suffisamment floue pour me laisser tout de même m'en aller ?

Je partirai de l'impossible. J'en déroulerai le fil sans le lâcher, malgré les pressentiments. « Je suis perdue » pensai-je, tout en montant à bord du train Napoli-Catania. J'ai lu Sciascia et Lampedusa, Pirandello et Consolo. Ils devraient m'aider, eux, les écrivains de l'île. Leurs regards viennent de l'intérieur, ils naviguent entre tendresse et agacement à l'image des sentiments que l'on peut avoir pour sa mère. Mais un insulaire est-il habilité à recueillir la magie de son île s'il est lui-même partie prenante de cette magie ? Il peut, certes, endosser la fonction de médium, comme Verga, Bonaviri et, parfois, Sciascia ; ou de plaignant comme Consolo : la déploration devant un monde naufragé ; ou alors celle de voyant, grâce à l'humour, l'approche métaphorique du réel, comme Pirandello ou Camilleri. Quant

aux voyageurs étrangers de toutes les époques, ils vous font miroiter une image exotique et amoureuse. J'ai lu, beaucoup lu, mais je ne sais rien de ce qu'il faudrait savoir.

Entre l'exote et l'endote, je devrai tracer, moi aussi, mon chemin éperdu dans l'île.

•

Il y eut trois départs pour la Sicile. Chaque fois j'ai abordé l'île à mes risques et périls. J'ai du m'y reprendre à plusieurs fois pour oser vraiment entrer dans ce pays.

Le quatrième allait au-delà de tous les départs.

La Sicile est la terre de Cérès cherchant sa fille dans des hurlements d'inquiétude et de colère.

•

Le premier voyage part du Stromboli où je ne reviendrai pas. Un désastre rythmé tous les quarts d'heure par les crachats lancinants du volcan. Nuit et jour sans répit. Une poussière grise en suspension dans l'air, si insistante qu'il faut balayer chaque matin le pavement de la cour qui en est recouvert. Je me souviens d'un village blanc à vous crever les yeux, posé sur le sable noir au pied de la masse grondante dont les pentes de basalte se chiffonnaient de touffes vert-de-gris des buissons d'aloès. Du vert, du noir, du blanc — telle était l'île aux couleurs de la mort.

À moins d'être vulcanologue, il n'est pas bon de faire l'ascension des volcans. Mais l'attraction était trop forte et je me sentais tirée vers le haut par ce grand poumon de feu. La montée au volcan était la seule issue, cette nuit-là, à l'oppression des siroccos et des humains portés par l'île. La seule fuite possible s'entrevoyait vers le haut, au terme d'une ascension épuisante, avec l'idée finale d'une chute à la manière d'Empédocle, juste un peu plus discrète, sans laisser de résidu. Pas de sandale d'airain.

Une mort propre dans les fumigations sulfurées. La glissade se ferait en douceur de mon corps vers le fleuve rouge et or. La fusion s'opérerait. Ce serait une fin alchimique. Une œuvre au blanc, au rouge, puis au noir. Un simple changement de couleur et d'état.

Le sentier offrait toutes les aspérités possibles aux pieds et aux mains. Chaque corniche débouchait sur de nouvelles épreuves, tandis qu'à notre droite s'ouvraient les cratères, pentes noires que l'on avait la surprise de voir bouger comme si elles étaient investies de bêtes monstrueuses, d'énormes carapaces à la peau rugueuse, roulant sur elles-mêmes et retombant les unes sur les autres. La montagne suait de la lave par tous ses pores. Le chemin se glissait sur le côté, attentif à éviter les abîmes de ces versants tombant à pic sur la mer pour y déverser leur bile rouge. La lune commençait à se lever, éclairant un paysage nouveau, très étrange, très peu terrestre, comme je n'en avais jamais vu.

Au sommet, la beauté du spectacle repoussait les assauts de la peine.

Cette nuit-là, je commençai à sortir de l'enfance, c'est-à-dire de la confiance. Je rencontrais ma plus grande désillusion et la regardais droit dans les yeux comme une amie derrière laquelle se dessinait le fantôme de la mort à venir. Les autres ne nous sauvent jamais qu'à leur insu. Dès qu'ils pensent vous sauver, l'innocence est perdue.

En montant au volcan, j'ai la mort dans l'âme. Sur ce fond noir se greffe une ardeur à grimper, un intérêt pour cette rencontre avec les mystères de la terre. Le sacré et la mort se mêlent intimement. Ce qui m'attend maintenant m'importe peu. J'ai cessé de gamberger.

Gamberger, cela vous empêche de marcher, de respirer, de rire et de désespérer — les quatre composantes essentielles de la vie. Je n'espère plus que les choses s'arrangeront, que la situation se retournera. À partir du désespoir tout est possible. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de s'entourer de gens désespérants : ils déroulent devant vous le tapis rouge de l'inconnu qui existe au-delà des murs. Ils vous obligent à pirouetter pour vivre. Ils réclament l'intelligence de la situation, l'une des formes les plus pathétiques de l'intelligence donnée aux hommes pour s'en tirer de manière honorable.

Justement, les Siciliens sont désespérants — du moins à ce que prétendent les responsables du Centre culturel français où l'on brasse beaucoup de vent au-dessus de ce constat : colloques, expositions, conférences où ne viennent

que trois auditeurs, justifiant à eux seuls les fonds accordés. Il est permis de se demander si une franche passivité ne vaut pas mieux que cet « activisme » forcé, et si peu sicilien. Un colloque où les conférenciers sont plus nombreux que les auditeurs, cela se voit à Palerme et nulle part ailleurs. Les Siciliens sont désespérants, ils ne prennent pas au sérieux les conférenciers venus du continent.

L'île appelle l'envahisseur et le fracas. Elle tourne le dos à la mer, refuse l'ailleurs qui va y pénétrer par effraction. Mais une fois que l'accostage est conclu, elle n'accueille pas, mais elle aspire, avale, digère et vous recrache.

Le premier voyage me fit prendre la tangente. De palaces en résidences, la traversée de luxe oublia résolument le pays auquel je rêvais. Pourtant, derrière la vitre de la voiture, la Sicile lançait l'appel de ses champs d'or, de ses grandes caresses d'herbe verte, des abîmes bleus d'un ciel impénétrable. Il fallait que je revienne autrement qu'en subissant la loi de l'argent et de ses caprices. J'y reviendrai, me suis-je dit, sans le sou et sans compagnie, car ce pays a quelque chose à voir avec mon destin. L'instinct est bien une boussole dont l'orientation donne des impératifs contre lesquels on ne lutte pas. Un instinct me pousse vers cette île, comme il a poussé les Normands, les troubadours, Goethe, le Père Labat, Newman, et tant d'autres moins illustres. Staël avait ses toiles et ses pâtes. Jean Houël ses crayons, Newman ses sermons. Viollet-le-Duc, ses plans titanesques.

Trois fois j'ai abordé l'île à mes risques et périls. Elle me repoussait. J'y suis revenue pour résoudre ce refus. La troisième fois, l'île m'a avalée, puis m'a recrachée toute meurtrie.

La quatrième fois était au-delà du pensable.

•

La Sicile, où est-elle? Des paysages, il n'y en a pas. Des monuments? Ils croulent. De tous côtés, les étais, les contreforts, les poutres et les arcs-boutants mènent le jeu. Sans étaçons et sans béquilles tout foutrait le camp. Nobles pierres, murs ocres et grèges rongés par les sels marins et les siroccos, clochers érodés, façades grignotées par les vents et les tremblements de terre, toutes constructions vont à leur ruine. Le sous-sol absorbe et ensevelit, parfois d'un coup, parfois très lentement, dans les rituels d'une antique église. La Sicile ressemble à une vieille femme en train de basculer par à-coups vers la mort. La mafia y entretient, dit-on, le délabrement pour mieux régner. Son champ d'action est le cloaque. Fange et pourriture forment la toile de fond d'un théâtre architectural et humain unique en Europe. Il faut chercher les joyaux. Rien n'est donné immédiatement. Là-bas, le courage est nécessaire au voyageur.

La Sicile est dans les regards.

Dans l'autobus, où je me trouve seule passagère avec un vieillard, monte à Noto un garçon de 15 ans et sa compagne de classe. Il me jette un regard que je n'oublierai pas. Un défi

à l'état pur. L'air de dire : mon autobus et mon amie, mon pays! Ils sont miens! Que faites-vous là? De quel droit? Vous étrangère, avec vos curiosités, vos interprétations, vos intrusions et vos désirs de vols? Ah, moi, je suis d'ici et j'en suis fier! Rien d'autre que la Sicile. Un regard à vous jeter par terre, à vous piétiner, celui de l'insulaire vis-à-vis de l'envahisseur. Beau dans l'arrogance de ses reflets noirs, ce fin garçon au port de tête très droit me jette une interdiction absolue. Ici, on ne passe pas! Vous n'aurez pas mon intimité. Ainsi en sera-t-il.

De toutes manières, l'intime ne se prend pas, ni ne se vole. Il n'entre pas dans le champ de la conquête ni dans celui de la possession. Le désir ne l'atteint pas. Tout au plus, est-il donné par éclairs, par instants lorsque l'esprit dénué d'appréhension accepte son don sans faire un seul geste pour tendre la main, dans la mesure où il se tient à la lisière de cette sombre forêt, toute bruissante et frémissante.

L'erreur serait de chercher à faire sien cet espace de mystère. L'intimité se compose de tant de particules de douleur, de joie, de connaissance, autant de cercles qu'il faudrait savoir franchir sur la pointe des pieds, sans y toucher, sans même regarder par la porte entrebâillée.

Passez votre chemin, mais passez-le bien. Avec soin. Et s'il vous arrive en route d'être amené à entrevoir l'intimité d'un être, d'un paysage, d'un pays, ne vous appesantissez pas. Repartez vite, en oubliant ce qu'il vous a été donné

d'apercevoir l'espace d'un instant, ne courez pas après lui parce que cette réalité n'existe qu'avec la distance requise, comme l'arc-en-ciel dont nul ne peut contester la réalité.

L'ellipse est une disposition métaphysique trop éloignée des lois du marché pour qu'on y prête attention. Mais comment survivre sans elle? Car l'intime subsiste comme la région la plus secrète des choses, celle qui ne donne pas prise à l'exploitation. Ce que l'on exploite, d'un pays ou d'un être humain, c'est une enveloppe vide. L'intime déjà s'en est échappé. On ne saura jamais tout. Un résidu, en suspens dans l'éther, subsiste. On ne saisit pas le vent, mais les moucherons qu'il transporte.

« *Noli me tangere* », me dit la Sicile. Va-t-elle tomber en poussière si je la touche? Doit-elle rester drapée dans son mystère pour qu'un peu de son essence se distille? Au cœur de l'être, y aurait-il un trou noir qui aspirerait celui qui s'en approche trop près? En tout cas, il est bon de savoir que je n'ai pas tous les droits, ni sur les contrées, ni sur les humains, ni sur les œuvres, ni sur les pensées, ni sur les corps, même les plus aimés. D'ailleurs, que savons-nous des œuvres ou des pensées? Et que savons-nous des corps?

À l'entrée de la chapelle du Santo Spirito, au pied de Caltanissetta, une femme garde la clé. Je sonne jusqu'à ce que la porte s'ouvre. Dans la cour du monastère un vieux

moine a perdu la boule. Apparaît une femme au visage de déesse antique, le chiffon à la main. Elle me regarde avec gravité et ouvre la chapelle romane pour me laisser pénétrer. Ensuite elle sourit : son regard d'une beauté inimaginable porte la non-défense et l'accueil total.

Entre ces deux regards se déploiera le voyage. Il sera fait d'une multitude de coups d'œil. Deux jeunes filles se tenant par le bras et éclatant de rire dans mon dos. Le gros homme ventru aux sourcils en bataille, qui ne détache pas ses yeux de mon visage, les enfants à l'air stupéfait ou un peu inquiets ; la foule de femmes en noir penchées aux balcons ou cachées derrière leurs rideaux ; tous ces yeux de braise enfoncés sous des sourcils ignorant l'épilation ; le regard grave des vieillards aux orbites creusées, voyant au-delà de vous quelque chose de terrible — une fatale échéance, le bord d'un précipice juste derrière, là. Serais-je sur le point de basculer dans l'abîme qu'ils ne me regarderaient pas autrement. Dans leur effroi réside quelque chose de sacré. L'inquiétude, voilà ce que je lis dans ces yeux siciliens.

Au moins ne sont-ce pas les yeux baissés, détournés, faussement calmes et gentils de la rue française. Leurs regards vrais me délivrent de ma peur. Inutile de composer. Votre intranquillité me rassure. N'ayez pas peur de vos regards. Ceux qui tuent, ce sont les regards faux, les fuyants, les sympathiques.

En Sicile, une mer de regards m'attendait. Ils n'étaient ni indiscrets ni curieux, mais habités d'une sorte de franchise primitive, parfois accompagnée du rire.

•

Le second voyage commence par un enchaînement de trains et de questions depuis Paris.

« Et vous, quelle est votre philosophie ? » m'a demandé cet étudiant du Nord dans le train.

J'y songe.

Au plus intime est une guerre. Entre les mains, subsiste un noyau dur que rien ne dissout, une résistance à toute appréhension. Ni Dieu, ni Diable, mais leur reflet peut-être, ou leur marque en creux. Au plus près du réel, cette expérience première d'un impossible — ce quelque chose avec lequel vous ne pouvez trouver d'arrangement, cet indicible qui par nature ne donne aucune prise à l'habitude.

S'il en est une, philosophie, elle part de cette donnée immédiate de ma conscience, de ce « non » originel dispensé par l'oracle vers lequel les humains tendent les bras, suppliant qu'il se change en un consentement, qu'il baisse enfin sa garde et leur dispense, ne serait-ce qu'un seul instant, ce qu'ils réclament à cor et à cri. C'est le rêve de Cendrillon, celui de changer d'apparence et de condition l'espace d'une nuit. C'est le cri de Joë Bousquet à son ami Carlo Suarès,